Cofinancé par l'Union européenne

Projet 2023-1-FR01-KA220-SCH-000167334

L'Intelligente Fille du paysan

Forme : Conte-énigme

Âge : 10-12, 13+

Source : Conte des frères Grimm

Résumé : Une fille intelligente résout des énigmes et gagne la confiance du roi.

Démarche mathématique

Pensée créative L'héroïne pense en-dehors des catégories habituelles et des cadres implicites qui lui sont proposés. En mathématiques, c'est très utile !
Confiance en soi Avoir une pensée étayée par un raisonnement logique solide donne confiance en soi. C'est ce qui permet à la fille du paysan de prendre de tels risques.

Compétences transversales

Raisonner logiquement Conteur et auditeurs sont invités à suivre l'héroïne dans ses raisonnements logiques
Communiquer Pour dire ce conte et rendre la fille du paysan convaincante, il faut communiquer clairement la finesse de sa pensée

Notions mathématiques

Logique formelle L'énigme posée par le roi a l'air insoluble, car elle semble reposer sur le principe du tiers exclu : si une chose n'est pas vraie, alors son contraire l'est. Mais dans la vie et le langage courants, les choses ne sont pas parfaitement définies, et certaines catégories ont des contours un peu flous !

Commentaire : L'héroïne de ce conte montre la capacité de construction de planification et de logique qui permet de répondre à des énigmes et modifier la vision des choses.

Ce conte peut être vu comme un "conte à tiroirs", on peut remplacer les énigmes proposées par d'autres ou en ajouter.

Il était une fois un pauvre paysan qui n'avait pas de terre, seulement une petite chaumière et une fille, enfant unique, qui lui dit un jour :
— Nous devrions bien demander un bout de terre à cultiver, dans ses essarts, à notre seigneur le roi.
Sa Majesté, ayant appris quelle était leur pauvreté, leur fit don d'un coin de pré plutôt que d'une terre de friche, et tous deux, le père et sa fille, se mirent à labourer cette terre, afin d'y semer un peu de blé et d'autres choses. ils allaient terminer ce labour, quand ils tombèrent sur un superbe mortier d'or pur qui était enfoui dans la terre.

— Écoute, dit le père à sa fille, puisque sa Majesté le roi, dans sa grâce, nous a fait don de ce bout de terre, nous devrions, nous, lui porter le mortier.
La fille s'y opposa et lui dit :
— Père, nous avons le mortier, c'est vrai, mais nous n'avons pas le pilon ; et comme on nous réclamera forcément le pilon avec le mortier, nous ferions beaucoup mieux de ne rien dire.
Le père ne voulut rien entendre, prit le mortier et le porta à sa Majesté le roi, en lui disant qu'il avait trouvé cet objet dans son bout de pré en le labourant, et qu'il voulait le lui offrir comme un respectueux témoignage de sa reconnaissance. Le roi prit le mortier, l'examina avec satisfaction, puis demanda au paysan s'il n'avait rien trouvé d'autre.
— Non, dit le paysan.
Le roi lui dit qu'il lui fallait aussi apporter le pilon. Mais le paysan eut beau affirmer et soutenir qu'il ne l'avait pas trouvé, cela ne servit pas plus que s'il eût jeté ses paroles au vent ; et il fut arrêté et jeté en prison, où il devait rester tant que le pilon n'aurait pas été retrouvé. Il était au pain sec et à l'eau comme le sont les gens qu'on met au cachot, et les serviteurs qui apportaient chaque jour sa nourriture au prisonnier l'entendirent qui répétait sans cesse :
— Ah ! si j'avais écouté ma fille ! Si seulement j'avais écouté ma fille !
Ils s'en étonnèrent et allèrent rapporter au roi que le prisonnier n'arrêtait pas de se plaindre en disant : « Ah ! si j'avais écouté ma fille ! » alors qu'il refusait de manger et même de boire.
Les serviteurs reçurent l'ordre d'amener le prisonnier devant le roi.
— Pourquoi répètes-tu sans cesse « Ah ! si seulement j'avais écouté ma fille ! Qu'est-ce qu'elle t'avait dit ? » voulut savoir le roi.
— Eh bien oui, dit le paysan, ma fille me l'avait bien dit : « N'apporte pas le mortier, sinon on va te réclamer le pilon. »
— Quelle fille intelligente tu as ! il faut que je la voie, dit le roi.
Elle dut donc comparaître devant sa Majesté, qui lui dit qu'il avait une énigme à lui proposer. Si elle savait y répondre, il serait prêt à l'épouser. Elle répondit aussitôt que oui, qu'elle voulait deviner.
— Bien, dit le roi, je t'épouserai si tu peux venir vers moi ni habillée, ni nue, ni à cheval, ni en voiture, ni par la route, ni hors de la route.
Elle s'en alla, et une fois chez elle, elle se mit nue comme un ver ; ainsi elle n'était donc pas habillée. Elle prit alors un filet de pêche, dans lequel elle se mit et s'enroula ; et ainsi elle n'était pas nue. Elle loua un âne pour un peu d'argent, puis suspendit son filet à la queue de l'âne pour se faire tirer ainsi ; donc elle n'était pas à cheval, ni non plus en voiture. Ensuite, elle fit cheminer l'âne dans l'ornière, de telle manière qu'elle ne touchait le sol que du bout de l'orteil ; et ainsi elle n'allait ni par la route, ni hors de la route.
Lorsqu'elle fut arrivée de cette manière, le roi déclara qu'elle avait résolu l'énigme et qu'il n'avait qu'une parole. Il libéra son père de la prison et l'épousa. C'est ainsi que la fille du paysan devint reine.
***

Des années plus tard, un jour que le roi allait passer ses troupes en revue, il se trouva que des paysans, en revenant de vendre leur bois, s'arrêtèrent avec leurs chariots et leurs charrettes devant l'entrée du château, sur la place. Les uns avaient des attelages de bœufs, les autres de chevaux ; et l'un d'eux avait attelé trois chevaux, dont une jument qui mit bas à ce moment-là. Le petit poulain, en se débattant, finit par aller rouler sous le ventre de deux bœufs attelés à la charrette qui stationnait devant. Ce fut l'origine d'une querelle entre les deux paysans lorsqu'ils revinrent à leurs voitures. Le propriétaire des bœufs prétendait garder le poulain qui était sous le ventre de ses bêtes, et celui des chevaux le réclamait, puisqu'il était le petit de sa jument. Des cris aux invectives, des invectives aux coups, la dispute s'envenima et fit un tel tapage que le roi dut intervenir et déclara qu'où était le poulain, là il devait rester, décidant ainsi que le paysan aux bœufs aurait à lui ce poulain, qui pourtant n'était pas à lui. L'autre paysan, celui aux chevaux, s'en alla en pleurant et en se lamentant de la perte de son poulain. Comme il avait entendu dire que la reine avait le cœur charitable, elle qui était d'origine paysanne au surplus, il alla la trouver pour lui demander son aide et la prier de faire qu'il pût rentrer en possession de son poulain.
— C'est possible, lui dit-elle, à la condition que tu ne me trahisses point, et je vais te dire comment il faut faire. Demain matin de bonne heure, quand le roi sortira pour aller passer sa garde en revue, tu te tiendras sur son passage, en travers du chemin qu'il doit emprunter, et tu auras un grand filet de pêche que tu jetteras et retireras comme si tu pêchais dans l'eau, faisant comme s'il était plein de poissons.
Elle lui dit également ce qu'il lui faudrait répondre aux questions que le roi ne manquerait pas de lui faire poser.
Le lendemain donc, quand passa le roi, le paysan était en train de pêcher sur le sec, lançant son filet et le ramassant pour secouer, avec tous les gestes du pêcheur heureux. Un messager fut dépêché vers ce fou pour lui demander, de la part du roi, ce qu'il faisait.
— Je pêche, fut sa réponse.
Le messager ne manqua pas de lui demander comment il pouvait pêcher, puisqu'il n'y avait pas d'eau.
— Aussi bien que deux bœufs peuvent avoir un poulain, répondit le paysan, aussi bien peut-on pêcher où il n'y a pas d'eau, et c'est ce que je fais !
Le messager rapporta ces paroles au roi, qui fit venir le paysan, lui disant que cette réponse ne venait pas de lui et qu'il voulait savoir de qui il l'avait apprise. Le paysan ne voulut rien reconnaître et se borna à répéter :
— Que Dieu vous garde ! La réponse vient de moi.
On le coucha sur une botte de paille et on le bâtonna si longtemps et si durement qu'il finit par admettre et par reconnaître que c'était sa Majesté la reine qui l'avait conseillé.
Le roi, dès qu'il fut de retour au château, alla trouver la reine et lui dit :
— Pourquoi cette conduite, d'une duplicité impardonnable ? Je ne veux plus de toi comme épouse ; tu as fini ton temps ici et tu vas retourner d'où tu viens, dans ta chaumière paysanne.

Mais à titre de cadeau d'adieu, il lui permit d'emporter avec elle ce qu'elle choisirait comme la chose la plus précieuse et qu'elle aimait le mieux.
— Très bien, mon cher mari, lui dit-elle, puisque tels sont tes ordres, j'obéirai et je ferai ce que tu dis.
Elle se jeta dans ses bras et l'embrassa, en lui disant qu'avant de partir elle viendrait encore prendre congé de lui. Elle prépara bien vite une boisson fortement narcotique et la lui présenta comme le verre de l'adieu. Le roi en but une bonne dose, cependant qu'elle faisait mine d'y tremper les lèvres, et quand elle le vit succomber au sommeil, elle appela ses serviteurs et se fit apporter une belle et blanche toile de lin, dans laquelle elle l'enveloppa complètement. Puis elle leur fit porter ce lourd paquet jusqu'à sa voiture, devant la porte extérieure du palais. Elle emporta le dormeur jusque dans sa chaumière, où elle le coucha sur son petit lit de jeune fille, pour l'y laisser dormir jour et nuit aussi longtemps que se prolongea l'effet du narcotique. Lorsqu'il se réveilla, il regarda avec stupéfaction autour de lui, ne comprenant ni où il se trouvait, ni ce qu'il lui arrivait. il appela ses serviteurs, mais personne ne vint et nul ne répondit.
Ce fut sa femme, pour finir, qui arriva devant son lit et qui lui dit :
— Mon cher seigneur, vous m'avez commandé et permis d'emporter du château ce que j'aimais le plus et ce que je tenais comme le bien le plus précieux ; et comme je n'aime au monde rien plus que vous, comme je n'ai aucun bien qui me soit plus précieux, je vous ai pris avec moi pour vous garder dans ma chaumière !
Le roi en eut les larmes aux yeux.
— Ma chère femme, lui dit-il, tu es mienne comme je suis tien !
Il la ramena dans le château royal pour y célébrer de nouvelles noces avec elle et sans doute y vivent-ils encore à l'heure qu'il est.